

HOMO SAPIENS INFORMATICUS chronique de Gilles Dowek

À l'ère du télégraphe portable

*L'échange de SMS relève-t-il de la communication écrite ?
Ou de la communication orale ? À moins qu'il ne
se rapproche du petit bleu d'autrefois...*



En rentrant chez lui, après une journée de labeur, l'homme du XX^e siècle se livrait à un rite aujourd'hui disparu : écouter les messages enregistrés sur son répondeur téléphonique à cassettes.

Si les opérateurs de réseaux mobiles nous proposent encore un service de messagerie vocale, lointain descendant des répondeurs, *Homo sapiens informaticus* l'utilise peu : quand son interlocuteur ne répond pas, il raccroche et lui envoie un message textuel, aussi appelé texto ou SMS (pour *Short Message Service*). D'ailleurs, dans bien des cas, il n'essaie même pas de lui parler, il lui envoie directement un tel message – en témoigne le fait que beaucoup de forfaits proposent des SMS à profusion, mais un temps d'appel réduit.

Nous pouvons, de ce fait, nous demander si nos téléphones portables sont des téléphones, dont la fonction est de transmettre des voix, ou des services postaux, dont la fonction est de transmettre des écrits.

Les SMS appartiennent en effet, par bien des aspects, à la sphère de l'écrit. Comme l'envoi d'une lettre par la poste, et contrairement à un appel téléphonique, l'envoi d'un message textuel n'exige aucune synchronie entre son émetteur et son destinataire. Si ce dernier est occupé, la réception du message n'interrompt pas son activité. De même, l'envoi d'un SMS n'exige pas un environnement silencieux et ne perturbe pas cet environnement. Nous pouvons envoyer un SMS pendant un concert de rock, nous pouvons aussi en

envoyer un sans perturber le silence d'une abbaye cistercienne. L'envoi d'un message textuel n'est pas soumis à la contrainte du temps réel de la communication orale, qui nous pousse parfois à dire des choses sans réfléchir et à le regretter ensuite. Enfin, un SMS est souvent concis. Sa lecture est ainsi plus rapide que la pénible écoute d'un message vocal. Les SMS ont



200 000 TEXTOS ont été échangés
chaque seconde dans le monde en 2011.

aussi les inconvénients de l'écrit : ils nous privent, par exemple, de la chaleur de la voix de nos interlocuteurs.

Cependant, il ne faut pas en conclure trop vite que la disparition du téléphone, au profit des messages textuels ainsi que du courrier électronique, du Web, du blogging, du microblogging et des réseaux sociaux, est un retour à la communication écrite telle que nous la connaissions jusqu'au début du XIX^e siècle – après l'éphémère victoire de la

communication orale au XIX^e et XX^e siècles, avec l'invention du téléphone.

En effet, les messages textuels appartiennent aussi, par bien des aspects, à la communication orale. En particulier, l'envoi d'un message textuel est instantané. Il est donc possible d'échanger plusieurs SMS en une seule minute. Ces messages, contrairement au courrier postal, permettent donc de converser. Ensuite, une lettre pouvait être lue à sa réception, mais aussi des années plus tard et, même si c'est techniquement possible, il est rare que nous archivions des SMS sur de longues durées. Enfin, la communication écrite permettait une plus grande précision que la communication orale – comme distinguer « j'écrirai » de « j'écrirais » – au prix d'un important effort de rédaction. Même s'il est caricatural de prétendre que les SMS sont tous écrits phonétiquement, le fait d'écrire dans un style relâché et d'apporter, si besoin, une précision dans un message additionnel rapproche l'échange de SMS de la communication orale.

Il est donc difficile d'inclure les messages textuels dans la sphère de l'écrit ou dans celle de l'oral. Ils semblent plutôt appartenir à une troisième sphère : celle de la communication asynchrone mais instantanée, à laquelle appartenaient jadis le télex et le télégraphe (et ses télégrammes, les petits bleus d'autrefois). Nous découvrons ainsi que nous avons tous, dans la poche, un télégraphe portable. ■

Gilles DOWEK est chercheur à l'Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.

DOSSIER POUR LA SCIENCE

Serge Haroche, Prix Nobel 2012

« Nous sommes déjà
au cœur de la deuxième
révolution quantique »



Actuellement
en kiosque

DOSSIER POUR LA SCIENCE BIOLOGIE QUANTIQUE - CRYPTOGRAPHIE - ORDINATEUR - GRAVITATION

LES PROMESSES DU MONDE QUANTIQUE

Quel avenir nous
dessinent les physiciens ?



« Le débat
Einstein-Bohr
est clos »,
par Alain Aspect

Le chat de Schrödinger
bientôt libéré ?

Omniprésente
physique quantique :
LED, GPS, IRM,
rouge-gorge...



N° 93 octobre-décembre 2016

pouirlascience.fr

N° 93 - 120 pages - prix de vente : 7.50 €

www.pouirlascience.fr

Le site de référence de l'actualité scientifique internationale

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



Pourquoi surestime-t-on le nombre de musulmans ?

Les individus se trompent sur la proportion des musulmans dans la population – probablement un effet du biais de disponibilité.

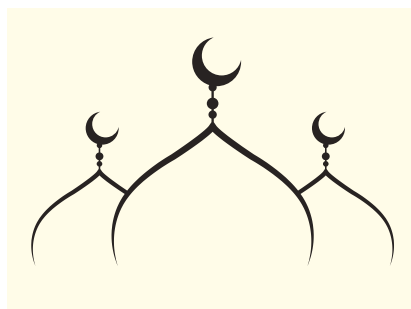
En raison de plusieurs faits d'actualité, la population musulmane est l'objet de craintes et de fantasmes, dans les pays occidentaux notamment. Ainsi, un sondage international réalisé par l'institut Ipsos MORI et publié le 29 octobre 2014 a montré que dans de nombreux pays, on a tendance à surestimer le nombre de musulmans présents sur le territoire (<http://bit.ly/1thp3i1>).

Les Australiens sont les champions : selon eux, les musulmans représentent 18 % de la population nationale, alors qu'ils ne sont que 2 %. De la même façon, les États-Uniens, les Canadiens ou les Français surestiment notablement le nombre de musulmans vivant dans leur pays. De façon générale, la part réelle des musulmans dans l'ensemble des 14 pays sondés est proche de 3 %, mais la moyenne des réponses s'élève, elle, à 16 %. Notre incompétence collective dans cet exercice de sociologie spontanée peut être partiellement éclairée par l'influence du « biais de disponibilité ».

De quoi s'agit-il ? Le biais de disponibilité est notre tendance à estimer une fréquence à partir de la facilité avec laquelle nous retrouvons de mémoire des exemples qui illustrent un événement objet de notre estimation – par exemple, lorsque je me demande quelle est la proportion de musulmans en France. Cet exercice dépasse évidemment les compétences d'un cerveau ordinaire. Pour répondre à ce genre de question, nous pratiquons une forme d'échantillonnage tiré de

notre expérience, qui dépendra lui-même des informations que je pourrai me remémorer. En d'autres termes, il s'agit de se faire une idée générale à partir de cas particuliers.

À ce titre, le biais de disponibilité n'est qu'un dérapage parmi d'autres de la logique inductive. En 1973, Amos Tversky et Daniel Kahneman, deux psychologues cognitifs de l'université hébraïque de Jérusalem, ont



L'ACTUALITÉ A MIS LES MUSULMANS sous les feux des projecteurs. Ce qui fausse la perception de leur nombre.

révélé ce biais dans une expérience où ils ont posé la question suivante : « Considérez la lettre *r*. Parmi les mots de la langue anglaise comportant trois lettres et plus, le *r* apparaît-il selon vous plus fréquemment en première ou en troisième position ? ». Une grande majorité des individus a répondu qu'il y avait, dans la langue anglaise, plus de mots commençant par la lettre *r* que de mots dont la troisième lettre est *r*. Or en réalité, c'est le contraire.

La réponse donnée par les sujets est compréhensible : trouver un mot à partir

de sa troisième lettre demande une opération mentale plus complexe qu'en trouver à partir de sa première. Par conséquent, dans le même temps donné, les individus de l'expérience ont trouvé plus de mots commençant par *r* et en ont déduit qu'ils étaient plus nombreux.

Plusieurs recherches, notamment sur la perception du risque, ont montré que le biais de disponibilité est à l'œuvre dans la surestimation de certains risques, parce que leur plus grande médiatisation les rend plus présents à l'esprit de toute personne cherchant à les évaluer. Le paradoxe est qu'on évoque plus facilement des risques spectaculaires, et donc rares, plutôt que des risques ordinaires (comme ceux des maladies cardiovasculaires, dont les méfaits sont en général fortement sous-estimés par les populations).

Ainsi, lorsqu'on évoque intensément un sujet dans l'espace public, la conséquence presque mécanique est que les individus auront tendance à en surestimer les expressions. Dans ces conditions, on peut se demander si la surestimation du nombre de musulmans n'est pas elle-même la conséquence d'un traitement médiatique et émotionnel qui donne à ces populations plus de visibilité sociale – qu'un esprit non préparé confondra facilement avec une forme de représentativité. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.